

entre les tombes, les mausolées, les statues, les gisants, et peuvent, comme l'écrit Louis Sébastien Mercier, parler à l'oreille du cardinal Richelieu ou interroger le maréchal Turenne... et, comme il se doit, verser des larmes devant le monument à Héloïse et Abélard.

Au terme de ce parcours, Erin-Marie Legacey conclut son livre par quelques pages consacrées aux historiens, tout particulièrement à Michelet, dont on connaît l'attrance pour les cimetières, et l'ouvrage se referme de manière symbolique avec une photographie de son tombeau au Père-Lachaise. La boucle est ainsi bouclée avec l'auteur d'une *Histoire de la Révolution française* (rééditée en 2019 dans la Collection La Pléiade), qui n'aura pas été le dernier, ni le moindre, à manier une plume romantique, donc prompte à s'intéresser elle aussi aux « champs du repos ».

Michel Biard

GRHis, Université de Rouen Normandie

LIVRNOIS, Jonathan – *La Révolution dans l'ordre. Une histoire du duplessisme*, Montréal, Boréal, 2018, 256 p.

Soixante ans après son décès, Maurice Duplessis continue de poser problème pour l'historiographie québécoise. Si de plus en plus d'historiens, de sociologues, de politologues et autres -logues s'intéressent à l'homme et à son régime, l'étudiant sous plus d'une couture, force est d'admettre qu'il n'est pas aisé de dépasser la dichotomie Grande Noirceur/Révolution tranquille à laquelle le « cheuf » est étroitement associé. Ce n'est pas faute d'essayer. Ces dernières années, des thèses intéressantes et audacieuses ont été mises de l'avant par Lucia Ferretti et Éric Bédard, entre autres. La première avançait ainsi l'idée que la Grande Noirceur serait en fait la mère de la Révolution tranquille, tandis que le second suggérait de passer outre à la dichotomie tout entière en proposant une autre chronologie – la Reconquête tranquille (1939-1967) – à même de faire l'économie de la Grande Noirceur et de la Révolution tranquille. Ces tentatives, pour peu qu'elles aient été fructueuses dans leur manière de reconsidérer la période, témoignent toutefois de l'intérêt qui subsiste pour les années d'après-guerre au Québec, et pour Maurice Duplessis en particulier.

Professeur d'histoire littéraire et intellectuelle à l'Université Laval, Jonathan Livrnois apporte sa contribution au débat. Il s'agit d'une synthèse pour le moins remarquable, écrite dans un style enjoué et dilettante, la plume un brin moqueuse. À maintes reprises, le lecteur ne pourra s'empêcher de sourire devant telle saillie, telle remarque de l'auteur – jamais impertinente –, tout en appréciant à sa juste valeur l'ambitieux survol qu'il propose de Duplessis et du duplessisme tout à la fois. Les spécialistes du sujet resteront toutefois sur leur faim, car on y apprend bien peu de choses, en fin de compte – format de la synthèse oblige; ils auraient néanmoins tort de se priver d'une lecture aussi agréable qu'érudite.

Dès l'introduction, Livernois annonce ses couleurs : « Il faut prendre position », dit-il (p. 15). Fort bien. Mais du même souffle, le voici pourtant qui déclare préférer personnellement « la vision héroïque de la Révolution tranquille à cette perspective du repli, du petit train va loin, du Québec engourdi » (p. 14). Entre deux maux, il est vrai qu'il faut choisir le moindre – à défaut d'avoir trouvé le remède au mal en question... Voyons néanmoins de quoi il en retourne.

Cette histoire du duplessisme se décline en quatre chapitres pour le moins éclatés, dans un trait qui n'est pas sans rappeler le portrait morcelé de Duplessis utilisé en couverture. Le premier chapitre est ainsi doté de balises chronologiques qui annoncent une étude biographique – de 1890, année de naissance de Duplessis, à 1944, lorsque celui-ci renoue définitivement avec le pouvoir. Il s'agit pour l'auteur de camper son sujet, de revenir sur son parcours et de souligner quelques-uns de ses faits d'armes – sa performance au Comité des comptes publics, notamment – ainsi que sa défaite crève-cœur, en 1939. Avant de passer aux années 1944-1959, les années de la Grande Noirceur – de la Grande Noirceur duplessiste, pourrait-on dire –, Livernois s'est employé à dresser le bilan historiographique du duplessisme. Dans ce chapitre, l'auteur montre son érudition tout autant que ses qualités de vulgarisateur, lui qui traite d'une imposante production historique, sociologique, littéraire et autre, du début des années 1960 jusqu'à nos jours.

Au troisième chapitre, Livernois retourne à Duplessis pour mieux comprendre sa longévité politique. Forcément, les élections et la caisse électorale de l'Union nationale retiennent son attention, mais il porte également son regard sur les rouages de l'administration unioniste. Comme d'autres avant lui l'ont noté, le cabinet de Duplessis demeure largement méconnu, réduit qu'il est à quelque caricature de Robert La Palme. Dans le dernier chapitre, Livernois cherche sinon à faire la part des choses, du moins à corriger certaines conceptions qui ont cours sur l'époque duplessiste. Loin de sombrer dans le révisionnisme d'un Martin Lemay ou de partager la hargne d'un Jacques Hébert, Livernois reconnaît que bon nombre d'éléments de la société civile ont dû manger leur pain noir sous Duplessis, alors que celui-ci encourageait des artistes talentueux tels que Gratien Gélinas et André Gagnon.

Pour conclure, l'auteur revient sur la fortune mémorielle de Maurice Duplessis. C'est de loin la partie la plus faible de l'ouvrage. D'entrée de jeu, Livernois expédie cela en moins de 30 pages, ce qui est bien, considérant que le propos couvre près de 60 ans; de fait, la question des « orphelins de Duplessis » n'est pas abordée ici. Mais plus encore, il aborde ce sujet par une posture des plus curieuses. Évoquant un film satirique de 1969, *Q-Bec My love*, où Duplessis est représenté dans une tapisserie qui le relie à Maurice Richard et à l'œil de Dieu, Livernois tient les propos suivants : « Dix ans après sa mort (à peine dix ans!), Duplessis ne fait plus peur à ces jeunes de trente ans. Comment les choses ont-elles pu se passer aussi vite? C'est la question qu'il faut à présent se poser » (p. 217).

Est-ce bien là la question qu'il faut à présent se poser? Si Duplessis ne faisait vraiment plus peur – déjà que je ne poserais pas la question en ces termes, mais soit –, comment expliquer qu'il faudra encore attendre 1977 (18 ans après

son décès) pour sortir au grand jour le monument à la mémoire de Duplessis commandé par Paul Sauvé en 1959? L'auteur aborde cette question, sans toutefois la considérer en fonction de cette peur que Duplessis ne susciterait déjà plus (p. 234-236). Comment expliquer, de fait, que nul responsable politique n'ose encore aujourd'hui se réclamer de l'œuvre de Duplessis, de crainte de s'attirer l'anathème? Le dernier à l'avoir osé, Stephen Harper, bien mal avisé qu'il était, a d'ailleurs subi bien des railleries pour cela. Si Livernois considère que Duplessis ne fait plus peur, peut-être est-ce parce que l'on se moque sans détour de Duplessis et de son image dans ce film satirique comme sur l'étiquette de la bière Grande Noirceur, de la micro-brasserie Dieu du Ciel! (p. 243-244). Or, la satire n'a pas attendu le décès de Maurice Duplessis pour mieux s'emparer de son nez. Dès le début des années 1940, si ce n'est avant, les stratèges libéraux ont misé là-dessus dans leur combat contre Duplessis, s'assurant les services du caricaturiste Robert La Palme pour l'occasion. À voir les caricatures mordantes que celui-ci produit dans les pages du *Canada* ou du *Devoir*, on se demande qui pouvait bien avoir peur de Duplessis... à moins que cela ne soit pas la façon la plus appropriée d'aborder cette question. C'est fort possible.

Dans cet ouvrage, Livernois propose également son propre essai d'interprétation du duplessisme, à la suite de Gilles Bourque et Jules Duchastel, en explorant le rapport au temps dans la rhétorique duplessiste. Au temps linéaire, « Duplessis et son régime ont surimposé un temps réconfortant parce que cyclique, répétitif et, en fin de compte, permanent » (p. 100). L'auteur reprend ici une idée qu'il avait développée dans son essai *Remettre à demain. Essai sur la permanence tranquille au Québec* (Montréal, Boréal, 2014) : « Ce temps fixe, en effet, engendre du mouvement. C'est la beauté de ce que propose Duplessis : les choses changent sans changer » (p. 101). Ce rapport au temps pour le moins unique, Livernois en trouve la formulation la plus forte, la plus significative assurément, dans un discours de Daniel Johnson, en 1952 : « Depuis 1936, il s'est opéré dans notre province une véritable révolution dans l'ordre. » Voilà, l'expression est lâchée : la « révolution dans l'ordre ». On ne peut qu'imaginer ici le parcours qui irait de la « Révolution dans l'ordre » à la « Révolution tranquille », comme si le Canada français avait dû se contenter, dans son histoire plus calme qu'agitée, de révolutions oxymoriques » (p. 110). Non seulement l'expression est lâchée, mais Livernois a aussi trouvé le titre de son ouvrage par le fait même.

Pour ma part, il m'est quelque peu difficile de partager l'enthousiasme de Livernois pour cette formule qui serait l'« une des plus belles expressions de la quadrature du cercle que représente le temps duplessiste » (p. 110). À bien des égards, ce n'est là qu'une autre variante de la (trop?) célèbre expression « Révolution tranquille ». Ce n'est d'ailleurs pas nouveau, puisque des auteurs ont déjà parlé de 1936 comme d'une première Révolution tranquille, que l'on peut considérer ici comme un synonyme de Révolution dans l'ordre. Qui plus est, Jean-Philippe Warren a bien montré, dans un court texte paru sur *Histoire Engagée* (« L'origine d'un nom. D'où vient l'expression "Révolution tranquille"? », septembre 2016), comment l'expression Révolution tranquille elle-même, loin d'être originale, était au contraire générique, apprêtée à toutes les sauces dans

les années d'après-guerre, avant qu'elle ne soit appliquée aux années 1960 au Québec, pour mieux les recomposer.

Cela dit, ces quelques remarques critiques n'enlèvent rien au mérite de l'ouvrage. Soixante ans après le décès de Maurice Duplessis, cette histoire du duplessisme était la bienvenue pour alimenter une conversation encore bien vivante sur un problème qui demeure indépassable à bien des égards dans l'historiographie québécoise.

Alexandre Turgeon
Université de Montréal

MARSHALL, Peter – *Heretics and Believers: A History of the English Reformation*.
New Haven and London: Yale University Press, 2017. Pp. 672.

In this ambitious book, Peter Marshall has provided an excellent overview of the Reformation in England. He rejects attempts to reduce matters of faith to political, economic, or social issues and insists that the English Reformation was primarily about religion, which, to be sure, was inextricably linked to other phenomena. He also argues convincingly that the manner in which religion was practiced and even understood changed dramatically over the course of the Reformation. The author takes issue with the many scholars who have maintained that England's population was quite compliant and blithely went along with the various confessional changes mandated by different Tudor monarchs.

This tome is divided into four parts, the first of which, composed of four chapters, looks at late medieval English religious culture. Marshall does a good job discussing the place in late medieval piety of the veneration of saints, requiem masses, and sacramentals such as holy water and church bells, which were at times used in "quasi-magical" ways. He includes a brief discussion of early sixteenth-century humanists, such as Erasmus, John Colet, and Thomas More, who criticized aspects of scholasticism, stressed the importance of Scripture, and encouraged a reformation of the church from within. In this era, most English clergy rarely if ever preached but, unlike their counterparts in much of continental Europe, took their vows of chastity quite seriously. Prior to the break with Rome, anticlericalism in England, if not widespread, definitely existed, and *praemunire*, a statute passed in the fourteenth century that forbade papal authority to encroach on monarchical power, served to maintain a delicate balance between the clergy, on the one hand, and the King, on the other. A small minority of English people, mostly from the artisan class, embraced Lollardy, which, according to Marshall, in itself did not lead to the break with Rome but rather showed that the religious landscape in England at this time was varied and that the "boundaries between orthodoxy and dissent" were "profoundly permeable" (p. 119).

Part 2, "Separations," recounts the divisions that Christianity underwent in England following two important developments in the 1520s: Luther's rejection